

Qui est mon prochain ?

Je crois que cela est absolument essentiel. Au soir de la dernière Pâque, lorsque le Christ a lavé les pieds de ses disciples, il leur a dit : **"Je suis comme un serviteur au milieu de vous." C'est là notre rôle par rapport les uns aux autres.** "De même que j'ai lavé vos pieds, apprenez à vous laver mutuellement les pieds." **Voilà l'exemple que le Christ nous donne et auquel il nous appelle d'une façon explicite.** Chacun de nous, par rapport aux autres, doit se concevoir comme le serviteur dont la vie tout entière est un acte de diaconie, de service.

Dans cette perspective, écouter, observer, regarder, comprendre, c'est évidemment pas un espionnage, c'est un effort pour comprendre à la fois la grandeur et la faiblesse de l'autre, de façon à l'aider à devenir aussi grand qu'il peut et à le protéger contre toute faiblesse.

Nous avons souvent cette idée que pardonner, c'est oublier, et le résultat de cette tentative complètement stérile, c'est que nous créons un scandale à notre prochain à la première occasion venue. Si nous savions **pardonner à notre prochain dans un sens vrai, nous saurions que pardonner veut dire assumer l'autre tel qu'il est, non parce qu'il a déjà changé, mais parce qu'il ne peut changer que s'il est totalement accepté, aimé, que s'il est assumé d'une façon aussi totale que celle avec laquelle le Christ assume la croix sur laquelle il meurt.**

Oublier serait un acte de folie, car oublier la faiblesse de mon prochain serait oublier qu'il a besoin d'être protégé contre telle ou telle chose, dans telle ou telle situation. Au contraire, il faut l'assumer dans toute sa grandeur et dans toute sa faiblesse, l'assumer comme on assume une croix et se souvenir dans le détail de toutes les pierres d'achoppement qui existent dans sa vie afin qu'il lui soit possible ou d'éviter le chute — et cela n'est qu'une solution provisoire — ou d'arriver à une telle vigueur, une telle vision intérieure qu'il puisse vaincre sa faiblesse. Oublier, cela voudrait dire abandonner l'autre à ses forces, et cela, nous n'avons pas le droit de le faire. **Pardonner, je vous le répète, c'est assumer l'autre entièrement, non pas parce qu'il s'est repenti, parce qu'il a promis de changer, c'est l'assumer entièrement tel qu'il est, dut-on en mourir.**

Il y a aussi dans cette écoute un autre élément. En termes monastiques ascétiques, on pourrait l'appeler la chasteté. L'écoute coïncide avec l'obéissance. "Obéir" veut dire écouter, prêter l'oreille. Sur le plan hiérarchique, l'obéissance se déploie en humilité et en actes. Mais sur le plan des relations d'égal à égal — et ces relations existent avec les supérieurs comme avec les frères ou sœurs, parce que si, sur le plan hiérarchique il y a des supérieurs, sur un autre plan, notre supérieur est notre frère, notre égal et quelquefois — je dirais même plus souvent — il a autant besoin de nous que nous de lui —, sur ce plan donc, il y a un aspect, une discrétion, une chasteté dans la façon dont nous prêtons attention à sa vie, à sa personne; nous l'observons, nous nous efforçons de le connaître.

Vous savez sans doute qu'il y a plusieurs façons de vouloir connaître une personne. Il y a la curiosité qui est inquisitive, qui essaie de pénétrer derrière les voiles ; il y a aussi le désir de connaître la personne avec respect de ce qui est secret, intérieur, de ce qui est trop sacré pour être exposé, trop saint pour qu'on en parle ; cela ne met aucune barrière à la connaissance, mais cela crée une attitude par rapport à la connaissance qui doit déboucher sur un acte de vénération, presque d'adoration — et quand j'emploie le mot d'adoration, je n'emploie pas un mot étranger au vocabulaire chrétien : dans une vision qu'il a, Hermas dit à une jeune femme qu'il admire pour sa sainteté : "Je te vénère comme une déesse." Ce n'était pas un acte d'idolâtrie ; il reconnaissait en elle la présence de l'Esprit Saint, l'identité naissante avec le Christ total.

Je crois que cet élément de chasteté, de révérence est essentiel quand nous voulons connaître l'autre en vue de le servir. Toute curiosité doit être bannie, tout désir de savoir pour avoir une prise sur la personne ; nous devons accepter de ne savoir que ce qui peut faire de nous des serviteurs plus fidèles et cela par rapport à Dieu comme par rapport à notre prochain. Nous n'avons pas besoin de savoir quel est le secret de l'autre en son cœur ; nous n'avons besoin de savoir que ce qui peut faire de nous des serviteurs plus fidèles et plus efficaces.

Je crois que si, dans une communauté humaine, particulièrement dans une communauté monastique qui est limitée dans l'espace et dans ses membres, nous avons plus souvent cette attitude de vénération, libre de curiosité, ce désir de connaître l'autre aussi profondément que possible pour le servir dans son déploiement, dans son ascension vers Dieu, si pour ce faire nous étions prêts à l'assumer complètement, quelle qu'en soit la souffrance, quel qu'en soit même le scandale, toute communauté pourrait subsister d'un équilibre dynamique, quelquefois

douloureux comme le Mont des Oliviers, quelquefois crucifiant comme le Calvaire, mais dans une unité d'intention et une force de réalisation que rien ne pourrait briser parce que cette communauté, dans chacun de ses membres, comme dans sa totalité, ne compterait sur aucune vigueur humaine, sur aucune force humaine, mais compterait uniquement sur la force de Dieu qui ne se manifeste, ne se déploie et n'est victorieuse que dans notre faiblesse, faiblesse d'abandon, de transparence, de bonne volonté et d'humble connaissance de ce dont mon voisin, mon prochain a besoin, j'en ai besoin d'une façon égale : sa compassion, sa charité, sa compréhension, sa patience et le fait qu'il est préparé à vivre et à mourir et à vivre avec moi et pour moi.

Métropolitaine Antoine de Souroge

(Extrait des archives du Métropolitaine Antoine de Souroge: <http://masarchive.org/Sites/Site/French.html>)